

Marzena Chrobak   
Uniwersytet Jagielloński w Krakowie  
[marzena.chrobak@uj.edu.pl](mailto:marzena.chrobak@uj.edu.pl)

## Communiquer par gestes au bout du monde : La Pérouse à Sakhaline

### 1. Introduction

L'objectif du présent article est d'étudier les cas de communication par gestes entre des individus qui ne parlent pas la même langue, cas rapportés en français et traduits ensuite vers plusieurs langues européennes, dont le polonais. L'article s'inscrit dans le cadre de mes recherches sur la communication interlinguistique et interculturelle au cours de différents types de voyages (des voyages religieux au Moyen-Âge, des voyages de découverte et de conquête aux Amériques au XVI<sup>e</sup> siècle, des voyages scientifiques français au XVIII<sup>e</sup> siècle), recherches consistant à repérer, collecter et analyser des mentions portant sur la communication dans les récits de voyage publiés depuis longtemps, mais rarement étudiés dans une perspective communicationnelle [Chrobak 2008, 2012, 2021, 2022].

Le voyage dont il sera question est la circumnavigation de Jean-François de La Pérouse faite à bord de deux frégates dans les années 1785-1788. Ma source principale est *Voyage de La Pérouse autour du monde* (Paris 1797), un ouvrage publié par L.A. Milet-Mureau, en quatre volumes, qui comprend le journal de bord (tomes II et III) et d'autres documents relatifs à ce voyage : la liste de l'équipage, des lettres de La Pérouse et

d'autres membres de l'expédition, des instructions et des mémoires (tomes I et IV). L'importance de cette expédition pour la monarchie française est montrée dans le tableau *Louis XVI donnant ses instructions au capitaine de vaisseau La Pérouse pour son voyage d'exploration autour du monde*, par Nicolas-André Monsiau (1817). La liste des objectifs scientifiques de l'expédition était longue. Ils sont détaillés dans le *Mémoire du Roi pour servir d'instruction particulière au sieur de La Pérouse, Capitaine de Ses Vaisseaux, Commandant les Frégates de Sa Majesté, la Boussole et l'Astrolabe, 26 juin 1785*, ainsi que dans les mémoires de l'Académie des sciences et la Société royale de médecine [tome I]. Il s'agissait, entre autres, de fixer les latitudes et les longitudes des lieux visités, de rectifier et d'achever la cartographie de l'Atlantique et du Pacifique, d'examiner les possibilités d'établir des nouveaux comptoirs commerciaux (surtout à l'ouest du Canada et au nord-est asiatique), d'*étudier les peuples rencontrés*. Les interrogations étaient multiples, exprimant l'immense attente intellectuelle de la France des Lumières. Certes, les informations sollicitées pouvaient être recueillies par des observations et des mesures, mais des entretiens avec des autochtones étaient également nécessaires. Dans ce contexte, il est étonnant que sur la liste de l'équipage ne figurât qu'une seule personne en qualité d'interprète : Jean-Baptiste Barthélémy de Lesseps, interprète du russe [I : 9] ; les instructions indiquaient aussi la nécessité de se procurer des interprètes chinois et japonais [I : 39], et de les traiter avec égard afin de gagner leur loyauté.

## 2. Voyage

*La Boussole* et *l'Astrolabe* sont parties de Brest le 1er août 1785. Elles ont traversé l'Océan Atlantique, ont franchi le cap Horn, ont atteint l'île de Pâques, puis les îles Hawaii, se sont dirigées vers l'Alaska, sont descendues vers la Californie, ont traversé l'Océan Pacifique ; après une escale à Macao et Manille, elles sont remontées vers le Nord, vers le Japon et la Russie (la Kamchatka) ; ensuite, elles sont redescendues vers l'Australie (figure 1). C'est de Botany Bay, en février 1788, que La Pérouse a expédié son dernier courrier vers la France : des lettres et la troisième partie de son journal de bord. Partis à la mi-mars de la côte australienne en direction du nord-est, les navires ont disparu dans les mers du Sud. Une trentaine d'années plus tard on apprendra qu'ils avaient fait naufrage à Vanikoro, en juin 1788, pris dans un cyclone, et que le dernier des survivants venait

de mourir. De plus de 200 membres d'équipage, seuls sont rentrés en France Jean-Nicholas Dufresne, un naturaliste, et Lesseps, l'interprète du russe, débarqués : le premier en février 1787 à Manille, le second en septembre 1787 à Kamchatka, pour rapporter en France les matériaux de l'expédition<sup>1</sup>.

Figure 1. Trajet de l'expédition de La Pérouse.



Source : Wikipedia Commons.

### 3. Entretiens de Sakhaline en français

Dans le journal de bord de La Pérouse, qui compte plus de 800 pages, les mentions relatives à la communication interlinguistique sont rares, et celles relatives à la communication par signes le sont plus encore, j'en ai recensé une douzaine. Ce n'est qu'en deux occasions qu'une situation de communication est décrite d'une façon détaillée.

En juillet 1787, les Français se retrouvent sur la Sakhaline, territoire intégré à la Mandchourie, également appelée Tartarie (eEmpire chinois gouverné par la dynastie mandchoue des Qing)<sup>2</sup>. Ils veulent savoir si la

<sup>1</sup> Pour un commentaire général sur l'expédition et son trajet, voir [https://fr.wikipedia.org/wiki/Expédition\\_de\\_La\\_Pérouse](https://fr.wikipedia.org/wiki/Exp%C3%A9dition_de_La_P%C3%A9rouse) [consulté le 29 novembre 2024].

<sup>2</sup> Pour un commentaire détaillé de cette étape de la circumnavigation, voir Andries 2011, 557-576. Pour placer cet épisode dans un cadre plus large des contacts régionaux nord-asiatiques et celui de la réflexion sur la transmission des savoirs entre l'Occident et l'Orient, voir Morris-Suzuki 2020, Chapitre 5, « The Telescope and the Tinderbox: Rediscovering La Pérouse in the North Pacific ».

Sakhaline est une île ou une péninsule, et si c'est une île, s'il est possible de la contourner par le côté occidental. La Pérouse et Langle, le commandant de *l'Astrolabe*, interrogent des pêcheurs locaux qui appartiennent au groupe ethnique des Aïnou et qui parlent l'aïnou, un isolat typologiquement proche des langues paléo-sibériennes<sup>3</sup> que les guides-interprètes chinois accompagnant les Français ne comprennent pas. Leurs interlocuteurs sont intelligents, prêts à communiquer et à collaborer ; ils participent à la rédaction d'un lexique aïnou-français qui fera partie du journal de bord [III : 116]. La Pérouse rapporte :

Nous parvînmes enfin à leur faire comprendre que nous désirions qu'ils figurassent leur pays, et celui des Mantcheoux. Alors, un des vieillards se leva, et avec le bout de sa pique, il traça la côte de Tartarie, à l'Ouest, courant à peu près Nord et Sud. A l'Est, vis-à-vis, et dans la même direction, il figura son île ; et en portant la main sur la poitrine, il nous fit entendre qu'il venait de tracer son propre pays : il avait laissé entre la Tartarie et son île un détroit, et se tournant vers nos vaisseaux, qu'on apercevait du rivage, il marqua par un trait qu'on pouvait y passer. Au Sud de cette île, il en avait figuré une autre, et avait laissé un détroit, en indiquant que c'était encore une route pour nos vaisseaux. Sa sagacité pour deviner nos questions était très-grande, mais moindre encore que celle d'un autre insulaire, âgé à peu près de trente ans, qui, voyant que les figures tracées sur le sable s'effaçaient, prit un de nos crayons avec du papier ; il y traça son île, qu'il nomma *Tchoka*, et il indiqua par un trait la petite rivière sur le bord de laquelle nous étions, qu'il plaça aux deux tiers de la longueur de l'île, depuis le Nord vers le Sud : il dessina ensuite la terre des Mantcheoux, laissant, comme le vieillard, un détroit au fond de l'entonnoir, et à notre grande surprise, il y ajouta le fleuve Ségalien, dont ces insulaires prononçaient le nom comme nous ; il plaça l'embouchure de ce fleuve un peu au Sud de la pointe du Nord de son île [III : 36-37].

Les autochtones dessinent une carte : les contours du continent et de deux îles, deux rivières, deux détroits. Ils prononcent les noms d'une île et du fleuve. Ils expliquent par des gestes qu'il s'agit de leur propre pays et que les vaisseaux français peuvent passer par le détroit. Le message est simple, le rapport entre les lieux et les signes est iconique, c'est-à-dire reposant sur une ressemblance, la convention de représentation est la

---

<sup>3</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Aïnou\\_\(langue\\_du\\_Japon\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Aïnou_(langue_du_Japon)) [consulté le 29 novembre 2024].

même : présenter la terre comme vue du ciel ; La Pérouse est sûr d'avoir bien compris. Dans la suite de l'entretien, il est question de la distance. Le même insulaire :

[...] marqua par des traits, au nombre de sept, la quantité de journées de pirogue nécessaire pour se rendre du lieu où nous étions, à l'embouchure du Ségalien ; mais comme les pirogues de ces peuples ne s'écartent jamais de terre d'une portée de pistolet, en suivant le contour des petites anses, nous jugeâmes qu'elles ne faisaient guère en droite ligne que neuf lieues par jour ; parce que la côte permet de débarquer par-tout, qu'on mettait à terre pour faire cuire les alimens et prendre ses repas, et qu'il est vraisemblable qu'on se reposait souvent: ainsi nous évaluâmes à soixante-trois lieues au plus notre éloignement de l'extrémité de l'île [III : 37].

La Pérouse convertit une unité de distance locale (nombre de journées de pirogue) en une unité de distance européenne (lieue). Le calcul est assez compliqué, probablement a-t-il été effectué après l'entretien ; La Pérouse ne se prononce pas sur son exactitude. L'échange continue, on ne sait pas bien par quels moyens : des traits, donc des symboles écrits, certes, mais s'agit-il aussi des paroles? Les autres approuvent par leurs gestes :

Ce même insulaire nous repeta ce qui nous avait été dit, qu'ils se procuraient des nankins et d'autres objets de commerce par leur communication avec les peuples qui habitent les bords du fleuve Ségalien ; et il marqua également par des traits, pendant combien de journées de pirogue ils remontaient ce fleuve jusqu'aux lieux où se faisait ce commerce. Tous les autres insulaires étaient témoins de cette conversation, et approuvaient par leurs gestes les discours de leur compatriote [III : 37].

Les navigateurs cherchent à recueillir plus d'informations sur le détroit. Ils interrogent leur interlocuteur principal sur la largeur du détroit, sans expliquer comment ils formulent exactement leur question :

Nous voulûmes ensuite savoir si ce détroit était fort large ; nous cherchâmes à lui faire comprendre notre idée [III, 37].

Mais apparemment ils le font d'une façon efficace, car ils obtiennent une réponse :

[...] il la saisit, et plaçant ses deux mains perpendiculairement et parallèlement, à deux ou trois pouces l'une de l'autre, il nous fit entendre qu'il figurait ainsi

la largeur de la petite rivière de notre aiguade; en les écartant davantage, que cette seconde largeur était celle du fleuve Ségalien; et en les éloignant enfin beaucoup plus, que c'était la largeur du détroit qui sépare son pays de la Tartarie [III : 37-38].

La Pérouse décrit les gestes du jeune pêcheur, il traduit l'image en parole écrite. Les gestes sont simples à exécuter et à regarder, mais difficiles à décrire précisément. Le pêcheur procède par comparaison, il montre des proportions. Ensuite, les navigateurs veulent connaître la profondeur du détroit. Ils posent leur question en la représentant visuellement :

Il s'agissait de connaître la profondeur de l'eau ; nous l'entraînâmes sur le bord de la rivière, dont nous n'étions éloignés que de dix pas, et nous y enfonçâmes le bout d'une pique [III : 38].

Pourtant ils ne sont pas sûrs de bien comprendre la réponse. Par analogie, la première information se rapporterait à la petite rivière, la deuxième au fleuve Ségalien, la troisième au détroit, mais cette fois-ci, La Pérouse hésite et dans sa relation, il emploie des marqueurs d'incertitude (c'est moi qui souligne) :

[...] il parut nous comprendre ; il plaça une main au-dessus de l'autre à la distance de cinq ou six pouces, nous crûmes qu'il nous indiquait ainsi la profondeur du fleuve Ségalien ; et enfin il donna à ses bras toute leur extension, comme pour figurer la profondeur du détroit [III : 38].

La dernière question des navigateurs reste sans réponse :

Il nous restait à savoir s'il avait représenté des profondeurs absolues ou relatives ; car, dans le premier cas, ce détroit n'aurait eu qu'une brassée ; et ce peuple, dont les embarcations n'avaient jamais approché nos vaisseaux, pouvait croire que trois ou quatre pieds d'eau nous suffisaient, comme trois ou quatre pouces suffisent à leurs pirogues : mais il nous fut impossible d'avoir d'autres éclaircissements là-dessus.

Par la suite, La Pérouse a lancé ses frégates dans le détroit, mais elles ont été arrêtées par des bancs de sable. La question du détroit est pourtant importante et quelques jours plus tard, toujours à Sakhaline, les navigateurs en discutent avec les Bitchys (les Nivkhes), habitants de l'estuaire du Ségalien, venus en pirogues pour se procurer du poisson auprès des pêcheurs locaux. Cette fois-ci, c'est un véritable spectacle multimodal qui a lieu :

Nous employâmes toute notre adresse à les questionner sur la géographie du pays : nous traçâmes sur du papier la côte de Tartarie, le fleuve Ségalien, l'île de ce nom, qu'ils appellent aussi Tchoka, vis-à-vis de cette même côte, et nous laissâmes un passage entre deux. Ils prirent le crayon de nos mains, et joignirent par un trait l'île au continent ; poussant ensuite leur pirogue sur le sable, ils nous donnaient à entendre qu'après être sortis du fleuve, ils avaient poussé ainsi leur embarcation sur le banc de sable qui joint l'île au continent, et qu'ils venaient de tracer ; puis arrachant, au fond de la mer, de l'herbe, dont j'ai déjà dit que le fond de ce golfe était rempli, ils la plantèrent sur le sable, pour exprimer qu'il y avait aussi de l'herbe marine sur le banc qu'ils avaient traversé. Ce rapport fait sur les lieux par des voyageurs qui sortaient du fleuve, rapport si conforme au résultat de ce que nous avons vu, puisque nous ne nous étions arrêtés que par les six brasses, ne nous laissa aucun doute [III : 72].

Les continentaux représentent graphiquement – par un trait – le banc de sable qui s'étend de l'embouchure du fleuve Ségalien jusqu'à Sakhaline et ensuite mettent en scène leur trajet à travers le détroit<sup>4</sup>. Les navigateurs sont sûrs de les comprendre, riches de leurs propres expériences et observations. La Pérouse tient quand même à s'assurer davantage, en répétant la « conversation » et en chargeant un officier doué pour la communication interlinguistique de reposer les questions :

Comme c'était cependant une question intéressante, et qu'elle n'avait point été résolue directement devant moi, je fus à terre le lendemain, et nous eûmes par signes une conversation dont le résultat fut le même. Enfin, M. de Langle et moi chargeâmes M. Lavaux [le chirurgien], qui avait une sagacité particulière pour s'exprimer et comprendre les langues étrangères, de faire de nouvelles recherches. Il trouva les Bitchys invariables dans leur rapport ; et j'abandonnai alors le projet que j'avais formé, d'envoyer ma chaloupe jusqu'au fond du golfe. [III : 72]

Les deux entretiens que je viens de commenter sont des ensembles sémiotiques complexes où plusieurs codes, canaux et modes de communication sont utilisés : code verbal et non verbal, canal visuel, auditif, tactile ; parole, gestes, manipulation des objets, représentation graphique, représentation scénique. Les signes transités se complètent mutuellement ; parmi les gestes, ce sont les gestes iconiques qui dominent ; finalement, La

<sup>4</sup> Sur la possible interprétation de ce message, voir Morris-Suzuki 2020, Chapitre V, Section « The Sandbank: Inscripting Scientific Mistakes ».

Pérouse rédige un rapport écrit de ces échanges, tout en soulignant certains éléments et en omettant d'autres.

#### 4. Entretiens de Sakhaline en polonais

Voyons maintenant si ce rapport est compris par le traducteur polonais et s'il est transposé correctement vers la langue polonaise.

La traduction polonaise, intitulée *Podróż p. La Perouse na odkrycia nowych krajów w latach 1785–1786–1787 i 1788*, paraît à Cracovie, en 1801-1803, en trois volumes ; elle est anonyme.

Elle a été faite assez rapidement<sup>5</sup>. Le traducteur anonyme, qui signe par les initiales W\*\* S\*\*\*, explique, dans une brève préface, son projet de traduction : « dans la présente Traduction – ayant omis tous les Calculs qui ne concernent que la Marine ou la Géographie – on a insisté surtout sur la part populaire et descriptive de ce Voyage, susceptible d'amuser et d'instruire en même temps tous les Lecteurs »<sup>6</sup>.

Dans les fragments qui nous intéressent, il y a bien quelques omissions, mais surtout plusieurs inexactitudes. Dans le fragment portant sur la largeur du détroit, les adverbes décrivant la position des mains du locuteur par rapport à son corps sont mal traduits :

[...] il la saisit, et plaçant ses deux mains perpendiculairement et parallèlement, à deux ou trois pouces l'une de l'autre, il nous fit entendre qu'il figurait ainsi la largeur de la petite rivière de notre aiguade ; en les écartant davantage, que cette seconde largeur était celle du fleuve Ségalien ; et en les éloignant enfin beaucoup plus, que c'était la largeur du détroit qui sépare son pays de la Tartarie [III : 37-38].

Zrozumiał nas, a ułożywszy ręce w pionowej i prostopadłej linii w odległości dwóch lub trzech cali od siebie, dał nam do zrozumienia, iż oznacza szerokość małej rzeki, z której wodę czerpaliśmy, przez znaczniejsze rozszerzenie rąk uwiadomił nas o szerokości rzeki Segalii, na koniec za większym nierównie

<sup>5</sup> Précédée toutefois par la traduction anglaise (1798), allemande (1799), et hollandaise (1801). Cf. <https://www.collection-laperouse.fr/en/bibliography> [consulté le 10 janvier 2024].

<sup>6</sup> [...] W niniejszym Tłomaczeniu – opuściwszy wszelkie Obrachunki tyczące się jedynie Marynarki lub Krajoopisarstwa – szczególnie względ miano na część potoczną i opisującą Podróż, która wszystkich Czytelników, zarówno zabawić i oświecić zdoła [I : 1-2].

rozpostarciem tychże opisał nam szerokość Cieśniny, swóy własny kray od Tartaryi przedzielaiącej [II : 412-413].

« Perpendiculairement et parallèlement » est rendu par « en ligne perpendiculaire et orthogonale », ce qui obscurcit l'image.

Dans le fragment suivant, le traducteur polonais garde les marqueurs d'incertitude, mais il omet l'information sur la proximité de la rivière ; détail finalement peu important, facile à déduire du contexte :

[...] nous l'entraînâmes sur le bord de la rivière, dont nous n'étions éloignés que de dix pas, et nous y enfonçâmes le bout d'une pique: il parut nous comprendre ; il plaça une main au-dessus de l'autre à la distance de cinq ou six pouces, nous crûmes qu'il nous indiquait ainsi la profondeur du fleuve Ségalien ; et enfin il donna à ses bras toute leur extension, comme pour figurer la profondeur du détroit [III : 38].

Sprowadziwszy go zatem do brzegu rzeki zanurzyliśmy w niey koniec dzidy, zdawało się, że nas poymuie, podniosł bowiem rękę nad drugą od pięciu do sześciu cali, przez co sądziiliśmy, że nam głębokość rzeki Segalii oznacza, wreszcie rozpostarł zupełnie ramiona chcąc nam niby głębią Cieśniny morskiej wystawić [II : 413].

Dans ce fragment portant sur la conversation avec les Mandchous, il y a des inexactitudes et des erreurs. Dans le texte français, l'action exécutée par les commerçants est identique à celle représentée, identité renforcée par la répétition du verbe « pousser » :

Ils prirent le crayon de nos mains, et joignirent par un trait l'île au continent ; poussant ensuite leur pirogue sur le sable, ils nous donnaient à entendre qu'après être sortis du fleuve, ils avaient poussé ainsi leur embarcation sur le banc de sable qui joint l'île au continent, et qu'ils venaient de tracer ; puis l'arrachant, au fond de la mer, de l'herbe, dont j'ai déjà dit que le fond de ce golfe était rempli, ils la plantèrent sur le sable, pour exprimer qu'il y avait aussi de l'herbe marine sur le banc qu'ils avaient traversé [III : 72].

Dans le texte polonais, une reformulation suggère non pas qu'ils avaient poussé leur pirogue sur le banc de sable, mais qu'ils l'avaient dirigée vers le banc de sable qu'ils avaient ensuite longé en flottant, ce qui semble peu logique :

Wziąwszy nam ołówek z ręką złączyli za pomocą kryski wyspę z stałym lądem, a spychając w tym swe czołna na piasek, dali nam do zrozumienia, iż wypłynąwszy z rzeki, bieg swój ku Hakowi zwrócili, który Wyspę tę z stałym lądem; potem wyrwijąc trawę, z gruntu morza, którą iak już namieniłem, grunt Odnogi był zarosły, też w piasku sadzili, chcąc nam przez to dać do poznania, iż Hak, około którego płynęli, także trawą morską zarastał [II : 459].

Pour finir, il y a un fragment portant sur le dernier entretien de La Pérouse :

Comme c'était cependant une question intéressante, et qu'elle n'avait point été résolue directement devant moi, je fus à terre le lendemain, et nous eûmes par signes une conversation dont le résultat fut le même [III : 72].

Ponieważ zaś na to interesujące pytanie, nie odpowiedzieli mi ze wszystkimi szczegółami, wyszedłem nazajutrz na ląd z chęcią zasiągnięcia od nich przez znaki dokładniejszej wiadomości, lecz nadaremnie [II : 459],

Ici le lecteur polonais apprend seulement que La Pérouse désire continuer son enquête et non pas, comme il est dit dans le texte source, qu'il l'a fait ; il n'est donc pas sûr de la raison pour laquelle ce désir n'est pas satisfait – les autochtones n'auraient-ils pas voulu parler avec le commandant ?

Ces exemples montrent que la description des gestes est parfois mal traduite, l'argumentation est peu claire, et je doute que le lecteur polonais ait toujours compris et apprécié la logique de la pensée de La Pérouse et celle des autochtones.

## 5. Des mots et au-delà des mots

Les deux lecteurs, français et polonais, disposent de deux autres documents relatifs à des entretiens de Sakhaline, un texte iconographique et un texte lexicographique. Le lexique aïnou-français, comportant 175 mots, est incorporé dans le journal de bord [III, 116-124 dans l'édition française et III, 61-71 dans la traduction polonaise] ; la parole de l'Autre y est rapportée directement, dans toute son étrangeté. Dans l'Atlas qui accompagne le *Voyage...*, la gravure no 50, intitulée « Costumes des habitans de la baie de

Langle »<sup>7</sup> (figure 2), a figé, de manière synthétique, le paysage communicationnel. Au premier plan, un homme vu de dos se penche sur une pirogue. Au fond, un Français, assis par terre face à trois vieillards, converse avec eux. Il tient une feuille et il pointe l'index vers ses yeux, tout comme le vieillard le plus proche ; peut-être sont-ils en train de rédiger le lexique aïnou-français, articulant en l'occurrence le mot « œil ». Trois Français debout les regardent et les écoutent, ainsi que deux groupes d'autochtones assis à une certaine distance et un groupe debout composé d'un Français et de deux indigènes. À droite, un Français s'entretient avec deux autochtones. Quatre personnes entourent un chaudron fumant dont deux portent des chapeaux coniques ; il s'agit peut-être d'interprètes chinois.

Figure 2. Costumes des habitants de la baie de Langle



Source : Wikipedia Commons.

## 6. Conclusion

Dans les deux entretiens que je viens de commenter, la traduction s'opère à plusieurs niveaux. La parole et la pensée des interlocuteurs sont traduites

<sup>7</sup> Cf. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6700354z/f53.item.zoom> [consulté le 29 novembre 2024].

par des gestes, des dessins, des symboles, des mises en scène que l'autre parti tente de décoder ; finalement La Pérouse en donne une représentation écrite, à l'usage de ceux qui n'ont pas assisté à ces échanges. Il tâche d'être précis et clair, mais son récit est incomplet. Pour bien rendre la signification de ces fragments, le traducteur aurait dû effectuer, outre la traduction interlinguistique, du français vers le polonais, une traduction intersémiotique : lire le texte français, le traduire mentalement en images, et décrire ces images en polonais. L'étude du texte cible montre qu'il ne l'a pas fait. Le projet traductif – celui d'une traduction vulgarisante et divertissante – a contribué à brouiller le contenu, plutôt qu'à l'éclaircir. Le lecteur polonais aura une image confuse de cette tentative de communication au bout du monde.

Quelle trace de ces échanges est restée chez les habitants de Sakhaline ?<sup>8</sup>

### **Bibliographie :**

- Andries, L. (2011), « Le voyage de Lapérouse dans la mer du Japon », *Le dix-huitième siècle*, 43 : 557-576.
- Chrobak, M. (2008), « De chef à chef. Le paraverbal dans les rencontres des européens et des amérindiens au XVIe siècle », *Synergies Pologne*, 5 : 103-108.
- Chrobak, M. (2012), *Między światami. Thumacz ustny oraz komunikacja międzykulturowa w literaturze odkrycia i konkwisty Ameryki*, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków.
- Chrobak, M. (2021), « Komunikacja językowa w osiemnastowiecznych francuskich wyprawach naukowych do Japonii, Peru i Afryki Południowej », *Między Oryginałem a Przekładem*, 54 : 33-49.
- Chrobak, M. (2022), « Przekład ustny oraz inne formy komunikacji językowej podczas rejsu dookoła świata pod dowództwem La Pérouse'a (1785-1788) », In : Lubocha-Kruglik, J., Małysa O., Wilk, G. (dir.), *Przestrzenie przekładu 6*, Wydawnictwo Naukowe « Śląsk », Katowice : 13-22
- La Pérouse, J.-F. de Galaup de, (1797), *Voyage autour du monde*, Milet-Mureau, L.A., (éd.), impr. de la République, Paris, 4 tomes.

<sup>8</sup> En 1792, le savant japonais Mogami Tokunai entend le récit de la visite d'un bateau étranger dont l'élément le plus marquant fut la frayeur des villageois d'avoir leurs corps mesurés et celle de voir le feu sortir d'un briquet à percussion. Au début du XXe siècle, le savant polonais Bronisław Piłsudski constate n'avoir recueilli aucun souvenir de la visite de La Pérouse [Morris-Suzuki 2020 : notes 6, 46].

La Pérouse, J.-F. de Galaup de, (1801-1803), *Podróż na odkrycia nowych krajów w latach 1785-1786-1787 i 1788*, trad. par W\*\* S\*\*\*, impr. A. Gröbel, Kraków, 3 tomes.

Morris-Suzuki, T. (2020), *On the Frontiers of History. Rethinking East Asian Borders*, The Australian National University Press, Canberra.

## RÉSUMÉ

Le but de l'article est de commenter les quelques cas de communication interlinguistique et intersémiotique qui ont eu lieu pendant la circumnavigation de La Pérouse (1785-1788), tels qu'ils sont décrits dans son journal de bord (*Voyage de La Pérouse autour du monde*, éd. L.A. Milet-Mureau, Paris 1797, volume 3) et dans sa traduction en polonais. L'un des objectifs de l'expédition étant la description de l'hydrographie de l'océan Pacifique Nord et sa cartographie, le navigateur voulait savoir si Sakhaline est une île et s'il est possible de la contourner par le côté occidental. En interrogeant les autochtones, les membres de l'expédition ont reçu des réponses exprimées par gestes parfois difficiles à interpréter. Dans la version polonaise de cet ouvrage, *Podróż p. La Perouse na odkrycia nowych krajów w latach 1785-1786-1787 i 1788*, Kraków 1801-1803, pour bien rendre les fragments portant sur les entretiens de La Pérouse avec les indigènes, le traducteur aurait dû effectuer, outre la traduction interlinguistique, une traduction intersémiotique : lire le texte français, le traduire mentalement en images et ensuite décrire ces images en polonais. L'étude du texte cible montre qu'il ne l'a pas fait.

**MOTS-CLÉS:** La Pérouse, Sakhaline, traduction intersémiotique, traduction et voyages de découverte, communication par gestes

## ABSTRACT

### **Communication with Gestures at the End of the World: La Pérouse on Sakhalin**

The article aims to comment on the few cases of interlinguistic and intersemiotic communication that took place during La Pérouse's circumnavigation (1785-1788), as described in his logbook *Voyage de La Pérouse autour du monde* (L.A. Milet-Mureau éd., Paris 1797, volume 3) and in its Polish translation. As one of the expedition's aims was to describe the

hydrography of the North Pacific Ocean and its cartography, the navigator wanted to know whether Sakhalin was an island and whether it was possible to round it from the western side. By questioning the natives, the members of the expedition received answers expressed in gestures that were sometimes difficult to interpret. In the Polish translation of the logbook (*Podróż p. La Pérouse na odkrycia nowych krajów w latach 1785-1786-1787 i 1788*, Kraków 1801-1803), to correctly render the fragments related to La Pérouse's interviews with the natives, the translator would have had to carry out an intersemiotic translation in addition to the interlinguistic translation: read the French text, translate it mentally into images, and then describe these images in Polish. A study of the target text shows that he has not done it.

**KEYWORDS:** La Pérouse, Sakhalin, intersemiotic translation, translation and voyages of discovery, communicating with gestures